Christine Dupouy

Cailloux de la mémoire

suivi de

Paroles du couchant

Guy Boulianne, éditeur

CAILLOUX DE LA MÉMOIRE, suivi de
PAROLES DU COUCHANT

Editeur en chef : GUY BOULIANNE

COUVERTURE : "Femme assise sous les saules"
Huile sur canevas - 60 x 81,1 cm
Claude Monet 1880
National Gallery of Art, Washington

Pour toute communication :
Mille Poètes LLC
1901 60th Place E., Suite L9516
Bradenton, Florida 34203
USA

http://www.mille-poetes.com
info@mille-poetes.com

Cailloux de la mémoire

suivi de

Paroles du couchant

Cailloux de la mémoire

6

J'imaginais cette tante près du poste de radio
sanglée dans une sorte de
baudrier à épaulettes
impérieuse
Il fallait livrer
dans la nuit

Caracolait la petite
près du château de Druyes
princesse aux belles fontaines

Les apprenties
montaient à Paris
Aux terrasses les mondaines
illuminaient

On rêvait
du chapeau de la préfète
Hôtes de l'acier les pigeons
commençaient à nicher

Nostalgique des dunes la maison
avait été construite sur le modèle
de cet art balnéaire qui mime
du sable les dentelles

Cailloux de la mémoire
Leur bruit seul annonçait
une venue chaque fois joyeuse

Installée sur un canapé
à ma hauteur je tenais salon
avec les merles et de petits garçons

Les étés étaient toujours trop longs
à regarder le ciel
Derrière la porte mon grand-père
attendait

Au loin les femmes
dans des senteurs de tomates
Sur la vignette de la bouteille on voyait
des travailleurs au soleil

Jamais l'eau n'eut la saveur
de cette cruche héritée
par une mythique ascendance
du peintre Chardin

La colline généreusement livrait
son sein de glaise
malaxé pendant des heures dans l'obscurité
propice d'une cave

Maître-voilier mon grand-père
régnait sur une flottille d'année en année
plus maigre de chalands

Sous les grands arbres le canal
dans la perfection de ses hanches étroites
médite

De l’Ouche à l’Armançon
s’égrenaient les indices
magiques d’un territoire
dérobé

Les routes
faisaient du toboggan
Dans les bois
luisaient des champignons

Complices
de l’eau des forêts
en amont les jouteurs
luttaient

Au mois d'août des tartes
embaumées des fruits de l'été
gonflaient dans le four

Roulant les *R* les coteaux
tendaient leur verre

Dans le jardin où très tard
veillaient les chauves-souris
les guêpes
se gorgeaient de poires

Dans la ruelle éclatait
le cheval d'or de la boucherie
halte initiatique au retour
du marché

En sandales et socquettes je me dirigeais
à travers un labyrinthe qui bientôt
se refermerait

Droite se tenait la marchande
un sac noir assorti
à son fichu

Vu d’en haut le sol
apparaît étrangement cadastré
Ainsi du fond
de la mémoire
quelques briquettes et plus encore
intact depuis des siècles
le cercle de chêne de ces puits
dans la clarté
d’une eau druidique

Pelotes ficelles
dans le tiroir
de la cuisine on trouvait
aussi des ciseaux noirs

Sur la table les verres
rayés de jaune et blanc
Un peu à l'écart un compotier
de fromage tremblait

Près des cabinets une vigie
défiait la pluie
Par gros temps j'y gouvernais
à coups de serpillière

L’armoire était grande et boiteuse
A l’intérieur les planches
étaient demeurées
en l’état

Lorsqu’on l’ouvrait c’était
une avalanche d’édredon et de plumes

Sous la télévision les cerises
achevaient de confire
contemplant auprès de la cheminée
un Voltaire à ramages

Chaque jour une femme
traversait le jardin
enclos de hauts murs
dans l'ombre du voisin

A l'entrée tutélaire une tonnelle
désuète jouxtait
le garage reculé où séchait
la menthe au-dessus des outils

Quelques prunes le journal
nouvelles du quartier
tels étaient les simples dons

Quand ma grand-mère mourut après
un repas d'andouillettes sommes allés
dans la Puisaye rustique des villages
marchant sur une route que nulle auto
ne semblait emprunter
De loin en loin une mare
lentilles dormantes
Dans la chaleur lumineuse de juillet
provisoirement la famille
avait retrouvé la grâce

T’en fais pas
disait le jeu
et sur la boîte rouge un homme
souffrait horriblement

Multipliant assassinats
et coups bas
de la nappe à carreaux le dé
finissait par chuter

Au soir j’aimais
à manœuvrer l’arrosoir
que je plongeais appliquée
dans l’eau croupie d’un baquet

La capitale
était l'horizon fabuleux
Très civilisée ma grand-mère
y avait eu ses habitudes

Moi je venais
d'un pays de montagnes
sans villes ni
grands magasins

Tout ici me paraissait plus
humain et subtil
dans l'évidence d'une vie
ancienne

La ville était sombre et en un siècle
point si lointain on y mourait
aisément – père mère frère
et cette femme de vingt ans
Indifférent le mari boulanger
était revenu à son four
et les petites avaient calligraphié
sur des cartes de fin pastel
départements et chefs-lieux

Dans certains monastères on vous montre
au mur la trace du pupitre
Ainsi sur la maison d'Auxerre
imperceptible un portique
avait laissé son empreinte
vestige d'une époque où mon père et mon oncle
cheveux gominés lèvres retouchées
cultivaient leur prestance galbée par
d'étonnants numéros de voltige

Les arbres aussi avaient vieilli
d'abord le cerisier puis le pommier
Il avait fallu couper
Des pêchers grêles naissaient
de moins en moins de fruits
Tenace l'oseille
gagnait sur le gravier
Mon grand-père disparu
s'était immobilisé le temps
d'année en année ma grand-mère
un peu plus petite et moi
plus haute

Certains soirs était décrétée la fête
odorante et très simple de l'œuf
répandu dans la pourpre du vin
ou bien encore amoureusement sur
le feu était remué du solide au liquide
retournant au solide le miracle
lacté qui devait s'accomplir
du plus sinueux de la mémoire
bourguignonne mijotait en secret

La salle à manger sombre
je m’y réfugiais pour y lire
d’anciens livres aux pages
vaguement moisies

Le buffet recelait
patrons et crochets
Dans la soupière il y avait
la pharmacie

Au mur un miroir
mille neuf cents reflétait
l’abat-jour à moustiques
d’un fumeur de pipe

Crochues noueuses les mains
eussent pu être d'une sorcière
et de fait elle semblait
quelque vieille fée dissimulant
sa bosse sous une courte pèlerine
au bâton appuyée
En haut de la rue une femme
se rêvait *centénaire*
Sous les pruniers un homme
depuis longtemps n'allait plus

Sur le perron se tenait ma grand-mère
moi cruelle et ignorant alors
la douleur de qui voit l’autre
s’éloigner et doucement le cœur
se répand Sans doute la voiture
ayant obliqué allait-elle
ramasser des fleurs fanées puis
très digne accomplirait
l’humble tâche aux doigts noircis
d’herbes potagères

A la cave mûrissaient
sur des claies soigneusement ménagées
les poires météores minuscules
terreur des fraisiers
Inconnue la saison
de brouillard et de feux
Par économie les messes
dans le mystère
verdâtre d'une crypte
par-delà la mort uniraient
poilus et évêques

Au quinze août les vitres
se couvraient de buée
comme qui se fût réjoui
du déclin de l'astre

Pommes tombées fraîcheur de l'air
maternelle la cuisine
nous enveloppait de ses
compotes et rôtis

Provisoire garde-manger le fourneau
allait retrouver son office
sur leurs tiges funèbres les fleurs
de rouille s'étoiler

La baignoire monumentale
souvent on en contemple
aujourd’hui dans les prés
Brocs et cuvettes
un poudrier une houppette
Par ordre croissant des flacons
musique céleste
Savon rose et reflets mauves
cheveux artistement crêpés
Dans la penderie des robes
se laisseraient glisser

D’un rose très doux le sable
de l’allée rassemblait le quartier
dont le nom conjuguait le charme
fleuri d’une victoire

En son sommet des herbes
orties rosiers
Un cerisier ornait
la plus modeste demeure

Tout autour de l’enclos
courait le chien Flambeau
de son robuste poitrail poursuivait
de bondissantes ombres

Dans le train une femme
au fort accent me parle
de la saison des châteaux
A chaque halte on peut
cueillir un rameau
Bientôt je me perds
dans le dédale anonyme
Abrupte la façade
aux statues bafouées
Vers la rivière dévale
troupeau muet la Marine

Eternel piéton mon grand-père
avait jadis possédé une barque
Au rythme paisible de la rame

dans le fond arqué tressautaient
carpes et brochets
Comme à Tibériade la lumière
à nouveau frémissait

Cours et détours
immense jubilait
oublieuse de ce qui
sourdement veillait

Dans des trous des hommes
enterrés vivants pourrissaient
Pour ses soldats étonnement
suprême le lieutenant écrivait
A peine épousée une femme
dans un convoi s'est risquée
sous les bancs parmi les lourds souliers
Son mari de la guerre
rapporta un poumon
Admirative la famille
célébra l'épépineuse
des groseilles à venir

Poussant la porte voici que s'ouvre
le jardin et sous mes pas
roule un ruisseau de cailloux
De leur œil bleu les volubilis
me dévisagent Je prends garde à
ne pas refermer le cadenas
Sous des topinambours une fosse
distille son humus
Contre le mur un espalier
de toutes ses poires se chauffe
Etrangement fardées des fleurs
pour la nuit se parent

Accroupi près des tomates mon grand-père
souriait à l'objectif
béret sur le crâne moustache bien peignée
A mon arrivée je me précipitais
une petite fiasque à la main pour
découvrir des cheveux ordinairement cachés
Vêtu de bleus chemise à carreaux
on devinait en lui l'ancien contre-maître
soucieux de son lopin
Ennemi des papillons les piérides
déclenchaient sa rage

Sur le grand couteau on distinguait
une tête grossièrement gravée
et cette inscription : le Kabyle
Cette arme me terrorisait que l'on utilisait
les dimanches pour découper les poulets
Souvenir d'un séjour tunisien mon grand-père
alors compagnon avait là-bas une mère
Par ce scalp se déployait
l'espace colonial d'un album
négresses et moukères

En une aurore plus grise et lointaine
à Arcachon sous une ombrelle
s'étaient croisés le fils de la logeuse
et cette presque femme à la recherche
des bienfaits de l'air (longtemps après
nonagénaire elle s'en irait respirer
les effluves d'un sapin) Au cours
d'une partie de cartes le garçon
se fit plus tendre et de la sorte
quitta le pays dont il ne devait garder
pas même une parole chantée

Près des Docks la caravane
rutilait de musiques
Au sommet de la colline on vendait
du Vitteldélice Le fromage
avait pour nom Cadet Roussel
Sur une place se dressait
la maison d'un capitaine dont
les colombages depuis longtemps
sous un enduit grisâtre avaient fini
misérables après bataille

Pour aller au cimetière il fallait
passer par la Chaînette Devant
une tombe vide ma grand-mère
sans fin dialoguait
avec son époux Intriguée par
une larme je me demandais
que faire dans ce désert
peuplé de jardinières
Parallélépipèdes de béton
sautais de pierre en pierre
accompagnant la litanie
des bégonias et bruyères

Au matin cela sentait le café
les longues tartines grillées
Lorsque j'arrivais les bols
bleus et roses souillés de peau
déjà gisaient en l'évier
Complice de mon aïeule
plus raffinée je buvais
dans une haute tasse un breuvage
à l'âcre goût fumé atténué
par un interminable exil

Après l'hiver on ressortait
la table de métal où cloquait
une peinture immuablement verte
En son centre pour le parasol un trou
– avait-on dû percer la nappe ?
Des hauteurs descendait le miracle
d'un repas odorant et chaud
rituellement porté par des femmes
Au soir l'unique clarté était
du Petit Poucet dans la forêt
Vêtue d'un bermuda rayé j'observais
l'énigme phosphorescente du gravier

Le buffet de la cuisine blanc
aux portes vitrées aux fascinantes
piqûres contenait le ménage
hétéroclite de quatre-vingt dix ans
vieux chocolat ferblanterie
Boire dans un des verres
procurait d'étonnantes jouissances
pharmacologiques et ainsi
tous nous communiions
lors du décompte attentif et pieux
précédant la Cène

Le portail de bois lancéolé pour entrer il fallait
passer la main à l'intérieur puis
après deux ou trois marches on se trouvait
face à deux troènes encadrant à la manière
des tombeaux l'escalier de la cave
Deux itinéraires alors s'offraient : par la droite
le plus classique contournait
un pommier du Japon trompeur
L'autre dérobé réservait
des délices framboisées et griffues
où même les cailloux
étaient rares

Dépourvues de téléphone mes grands-mères
de temps en temps écrivaient
sur du papier de petit format aux lignes
bien marquées
Bic noir ou bleu l'enveloppe
aisément reconnaissable faisait s'extasier
ma mère à la vue de la flamme
La main s'était appliquée à tracer
les caractères comme à l'école
Les fautes croit-on
étaient absentes

La carte jamais envoyée figurait une rivière
au bord de laquelle je m'étais assise
les oreilles pleines du bruit léger
Emerveillement des pierres
dans la lumière
Grimaçaient les monstres qu'un jour
levant le nez je découvrirais familiers
Là-haut me dit-elle
étaient son cœur et son âme
dans la grande nef éblouie de splendeur

Chaque année à Pâques ma grand-mère
m’envoyait un poussin ou lapin
jaune et bleu avec un vrai œuf
empli de chocolat
Par la fenêtre carillonnait
Sur le rebords de noire poussière
ma mère déposait l’offrande
du premier cerfeuil
Confiante je croquais
de blancs radis

Paroles du couchant

Quand j'arrivai dans ce pays, nul ne me connaissait. La douceur têtue des choses me salua, fines tuiles et giroflées, et puis les roses ! L'enchantement parfumé d'un jardin d'Ispahan, tout droit venu d'un prince troubadour.

Un siècle auparavant, un ancêtre nommé Lamour – gilet tiré, chaîne exhibée de clerc de notaire – s'y était soucié de l'éducation des jeunes filles. Laïcard farouche, de son cercueil il défia encore les obscurs charognards.

Lourdement chargés les marchands
remontaient le fleuve impétuosité
rapide s'assagissant dans le
cours de l'Aube plus gracile
Par-delà forêts et prairies
la vallée s'encaisse et c'est déjà
l'âpreté des Marches de l'Est
Sectateurs de l'héroïque Germaine
s'installaient au Halloy contre
les arches abritant leurs étals
Sous les dalles mutilées les morts
sourdement se plaignaient

Orange jaune merveille rosacée
de l'œillet exotique et familier
Par inadvertance d'un coup sec
arrachant quelque fleur roussie
ressurgit l'âcre fragrance
d'un passé toiletteur de massifs
Plus discret le pétunia
qu'entre ses doigts poisseux à peine
il convient de froisser

Mille oiseaux ici nous enchantent
éclat furtif d’un vol
fin ventre jaune queue rousse
gorge rebondie ou cravatée
Sous l’obscurité verte s’écoule
un train de fleurs de marronniers
– pure flèche ! Au plus profond
des haies le rossignol
répond à l’églantine

La veille de la Noël

on volait un lapin

A la Saint Michel

resplendissait le ciel

En août un ballon

à l'étrange nom de Horla

dans la forêt s'écrasa

Catastrophe maraîchère !

En septembre les haricots

prématurément gelèrent

D’abord clairsemée la forêt
bientôt gagne en gravité et il faut
pour avancer l’intuition que c’est
au plus profond que gît le secret
Ecartant le feuillage la futaie
s’élève religieuse Jeux lointains
de lumière tout baigné de mousse
S’accomplit le tertre rocher végétal
Dans la magie de l’instant on devine
biches et cerfs compagnons familiers
de ce champignon millénaire

Comme de lents pachydermes les dolmens
paissent le blé peu à peu s'ébranlant
en tracteurs préhistoriques Au sommet
de la colline tu foules la craie
croupes finement rayées qui
guident le regard vers la vallée
au-delà d'où surgit ta famille
parmi les feux et les brumes

Au cœur de la forêt
la citadelle démantelée
de ses créneaux détruits
défie la charge végétale
Dans la chambre du gouverneur
pointe l'églantier
Première cour puis une seconde
tours de guingois
boyau obscur
Sous nos pas s'ouvrent des puits
vers quel abîme ?

Sur les ruines d'un château
parmi les sarcophages
campe l'archéologue
île perdue dans la campagne
guettant un exotique visiteur
de New-York ou bien Moscou
avec qui doctement disserter
du Beau Christ et des anciens Croisés
Doigts gourds visage émacié
sous la veste de l'ermite
un gros gilet que l'été champenois
ne parvient plus à réchauffer

Accroupie sous les arbres
je cueille des jonquilles
et soudain me voici
à l'âge de quatre ans
coiffée d'un court fichu
en compagnie de ma grand-mère
parmi les narcisses et les trolls
Joie enfantine du bouquet
toujours une fleur
plus belle sollicite
Au retour le thé brûlant
« Goût russe » m'assure la marchande

Arpentant le champ
à la chasse aux silex
étonnant est le contact
avec le corps malmené
qui colle à mes bottes
Tessons qui se bousculent
toit ou hypocauste
que brisent nos pieds grossiers
frères de la charrue
Tant convoitée la hache
dans un sac a disparu

L’abbaye au nom de plaisir
tu y pénètres hésitante
crainte des chiens qui tout à l’heure
te lècheront les mains
En ce mois de février
au climat d’amour
au terme d’une longue approche
d’abord le tour de l’enceinte
puis l’incursion effarouchée
près de la perfection gothique
où se mêlent arbres et piliers
Sur sa tige la perce-neige
Frémit au premier souffle

Sur les murs de la chapelle
Dans les ramures du cerf
Brille une croix
L'humidité a rongé
Jusqu'au museau
Contre les parois
Abandonnées les boiseries
Achèvent de pourrir
Au-dehors la forêt
Résonne encore
Du galop sourd
Des chevaux

Un ancien proviseur
quelque peu poète célébra
des murs les giroflées
Et de fait au printemps
la ville est un immense jardin
où la végétation d'ordinaire contenue
– toit moussu des enclos –
dans l'allégresse s'élance
à l'assaut de la pierre
Sous le donjon méthodiquement
le cerisier se déploie
pleure la rose
Dans le tilleul embaumé
un chat fait son chemin

Les lieux seuls peut-être
encore nous apaisent
doucement pansent les plaies
de qui jour après jour espère
la merveilleuse lumière
sans jamais se lasser
des plus infimes inflexions
Des femmes aimées ils ont
le visage et la voix
– la blessure

Sept heures du soir
dans l'enceinte dorée
sous les grands arbres la pelouse
resplendit au dernier soleil
Des terrasses du château tu imagines
la marquise à son balcon
contemplant son domaine
Grave et paisible la cloche
volontiers forcerait
tes genoux à plier

Derrière les volets la lampe
tendrement s'arrondit
faisant de son orbe
exister la maison
bateau aux bonnes poutres
flottées de la forêt
Paré à l'abordage !
La tête pleine
de récits magiques
enfant sur mon lit
ainsi je naviguais

Par les matins d’hiver
Entre ciel et terre
Flotte au-dessus de la ville
Surmontée de son dôme
Vaisseau fantôme le lycée
Cascadent les clochettes
Dans le brouillard bientôt éclate
Le gilet rouge d’Augustin
Aux enchanteresses paroles

Dans l'évidence du lieu
tu sais qu'ici reposent
des ancêtres ignorés qui
t'attendaient en secret
Sous le cèdre aux béantes racines
dalle noircie
soulevée par la chute
Dans la tombe jamais trouvée
un étranger s'établira

Avec une retenue extrême la route
le long du coteau serpente
comme en un parc bordée
par les blonds platanes crépusculaires
Grands pins déserts âpreté noire
A l'infinie solitude succède
soigneusement ménagé le miracle
rayonnant d'un espace
tout tendu de vignes

Le long du portail tu salues
les gestes paisibles des saisons
le paysan à la glandée
ou bien qui se chauffe les pieds
Du nord au sud le cycle
a retrouvé son branle
Saisissement du matin
Dans la nuit les arbres
frissonnant ont pris
une rousseur de poil d'écureuil

Obstinément tu quêtes
les traces d’un chemin
perré comme les contes
sous les blés enfoui
par où défilèrent
chars et armées
lourds équipages
et élégants quadriges
Sur son cheval au seuil
de la forêt veille Epona
et ses fossés tremblants

L’odeur de la maison
parfois je la retrouve
faite de vieilles poudres
et de fruits mûrissants

Façades attentives et penchées
carreaux soigneusement briqués
A l’échelle d’une province
voici que ressurgit le lieu

En ce mois de juin effeuillé
contre un ciel d’orage les roses
exaltent la beauté du jour

Une femme dans les champs
promène son enfant
landau cahotant
sur un chemin de terre qui
après un vaste tour ramènera
ivre d'horizon au village
poumons purifiés
La fragilité de l'instant
Epousant la colline
tu montes et descends
dans les maïs un chat
menaçant te guette

Comme un chien à travers les
sillons tu avances le nez
tout frémissant d'odeurs
de terre et de forêt
qui ici toujours borde
même les plus grands champs
A l'horizon un lapin
bondit sur le ciel noir
Bientôt se déploiera
implacable la battue
si élégante on se croirait
en mille neuf cent trente

Galopent les chevaux vers
l'absolu catalaunique
parents de ceux de Lascaux
de toutes leurs courtes pattes

La plaine steppe déjà
Attila déferlant et la mort
d'un beau guerrier aux nobles armes

Au fond d'une fosse des chiens
en meute à jamais arrêtés
sanglant rituel

De la Gaule les pèlerins
vers le sanctuaire affluaient
confiant à la déesse
les parties malades de leur corps
yeux piquetés sexes rongés
pieds mains
Derrière les arbres des marchands
guettaient les pauvres naïfs
qui pour Séquane se ruinaient
en médailles et bois grossiers
qu'aujourd'hui nous contemplons
à tant de prix

Si petite en ce vallon
jamais on ne devinerait
quel grand fleuve tu vas devenir
A Châtillon déjà rivière
parmi les vaches et les saules
allègrement tu muses
Au-delà de Troyes fougueuse
sur ton cours nulle barque n'ose
s'aventurer Après Paris je ne
te connais plus mais t'imagine
aux flancs amples et gravides
dans des parfums marins

A travers la campagne nous allons
fouettées de pluie dans le brouillard
Dans un ronronnement douillet
bondit la voiture
Au sommet des collines des châteaux
Sur les pentes les vaches
broutent impassibles
Etonnant d'aisance dans quel rêve
errons-nous parmi
ces rivières et ces bois ?

L’hiver venu on ne peut
s’empêcher de songer aux loups
qui naguère plaines et bois
déchiraient en hurlant
Aussi familiers que sur les sillons
aujourd’hui les corbeaux
sur la neige ils inscrivaient
les pas de la famine
Dans les fermes robustes
autour d’un feu on guettait
une invisible aurore

Sur la lucarne la neige
miraculeusement s’accumule
matité insolite et grise
Tu te rappelles ce temps où
vêtue d’un pull-over très semblable
mohair rose et fuseau à carreaux
l’œil pétillant tu t’apprêtais
au bord d’un divan bien trop grand
à dévorer une épouvantable
histoire d’ogre

Derrière l’église à l’abandon
un ancien ossuaire jardin
hérissé d’orties et de tessons
Sous le lavoir très XXe on a
ébauché quelques fouilles
Dans de grands sacs en plastique
grisâtres et poussiéreux les os
plus que jamais démunis
en silence attendent
la main qui bénissant
les délivrera du tourment

Petite suite en mineur

Remontant à travers les herbes
le chemin du temps soudain
mon corps se couvre de poils
s’alourdissent mes flancs
Bison je rumine
entraînant à ma suite
des peuples mourants
dont il ne reste dit-on
pas même une braise

Doucement ruiné le secret
de ces murs comme croulent
autour de l’église les maisons
Allégresse des verrières
Depuis des millénaires des hommes
tressaient dans l’argile des branchages
et voici que la terre
sous la pluie redevient origine

Dans le froid la voie
solitaire avance dominant
de vagues marécages où
nul homme voire bête
désormais ne s’aventure
Comment croire que jadis
en cette chaussée battue des vents
grouillait une foule
avide de conquêtes ?

Vous seules persistez vaches
habitantes de ces contrées
Derrière eux les humains
ont abandonné ces villages hagards
où des pancartes s'efforcent dérisoires
d'aguicher le passant
Ne tonnent plus les canons de Quatorze
souvenirs de l'autre siècle
ou des massacres de Cent Ans
Ici on est déjà par-delà

Parce que tu ne te lasses pas
du miracle des fruits sur les arbres
au bord du chemin se révèle
piquetée de rouge la merveille
des fraises et plus haut des griottes
Chevet béant nids d'oiseaux
salut du voyageur le clocher
De colline en colline chemine
guidée d'un repère médiéval

Sous mes pas tel Orphée
de la terre jaillissent
lièvres et perdreaux
alouettes éperdues de lumière
En son sanctuaire d'arbres millénaires
Laverna nous dépêche
une laie peu farouche
A quand du dieu au cerf
l'harmonieuse parure ?

L’épicier qui faisait sa tournée
cornant et vers lui
accourait le village
ici il passe encore
réveillant les rares âmes
hantant au panier
Nouvelles d’un monde
étrange et brillant
Avec respect était considéré
l’inaccessible messager

Dans la forêt se tient
le menhir mutilé qu'un
berger ignorant voulut
en pavés débiter
Les alentours sont déserts
Non loin une bâtisse
clochetons pignons
achève de rouiller
Sous le couvert mon cœur
très vaguement se serre

L’humérus replié – si fragile peut-être
un enfant – le Magdalénien dort
recroquevillé contre le foyer où
rôtit un reste de renne Roches éclatées
débris Il y a près de dix mille
ans qu’ainsi il repose les os
pieusement agglomérés en poussière
blonde comme dans un tableau de
Dubuffet La paix lui soit donnée